

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 2 AVRIL, 1864.

No. 14.

HISTOIRE DU CANADA.

(Suite.)

Si, maintenant, laissant plus d'un demi-siècle, pendant lequel le Canada—délivré par la Providence d'une attaque du général Walker, qui, en 1711, vint se briser sur l'île aux Œufs, l'une des sept îles, et perdit près de 1,000 hommes,—put jouir d'une tranquillité relative et travailler à l'amélioration du sol, au développement du commerce et de l'industrie, et au moyen d'attirer une forte émigration, nous passons à l'année 1755, nous arrivons au dernier acte d'un duel à mort entre les Français et les Anglais pour la possession de ce pays ; au dernier période de l'existence du pouvoir français en Canada.

Ce fut une lutte terrible, où chaque année, de 1755 à 1760, fut marquée d'une brillante victoire pour nous et d'une honteuse défaite pour les ennemis ; où une poignée de braves lutta avec courage et contre la faim qui les épuisait et contre les multitudes anglaises qui, voulant les écraser, venaient se briser contre ces fiers soldats défendant le sol de la patrie.

Pendant que le voluptueux Louis XV, plus occupé de ses honteux plaisirs et de ses maîtresses infâmes, laissait la conduite des affaires à la Pompadour, d'odieuse mémoire, à cette femme qui méprisait nos *arpenes de neige* et voyait avec indifférence les luttes héroïques de nos soldats ; pendant que la France nous oubliait ainsi et que pour satisfaire les caprices d'une Pompadour, elle envoyait mourir ses soldats au nord de l'Europe, l'enthousiasme, pour notre malheur, régnait en Angleterre pour la prise du Canada, les villes se cotisaient, et les colonies, suivant l'exemple de la métropole, fournissaient hommes et argent. La population des colonies anglaises dépassait 1 million d'âmes, tandis que le Canada, la Louisiane et le Cap-Breton n'atteignaient pas 100 mille.

Cependant on se prépara à faire face sur tous les points. En 1755, Braddock, parti d'Angleterre gonflé d'orgueil et de confiance, venait essuyer une honteuse défaite près de la rivière Monongahéla.

Dans le but de surprendre le fort Duquesne (Pittsburgh), ce général, laissant une partie de ses troupes en arrière, partit à la tête de 1200 soldats d'élite. Heureusement, M. de Contrecoeur, qui commandait à ce fort, fut averti à temps et envoya 253 Canadiens et 600 sauvages se mettre en embuscade à un défilé. Surpris de se voir arrêtés par cette faible troupe, les Anglais attaquèrent avec vigueur, mais furent chaudement repoussés, malgré les efforts héroïques des officiers, parmi lesquels se trouvait Washington, qui ramenèrent plusieurs fois, mais inutilement, leurs soldats à la charge. Leur perte fut de 800 hommes et celle des Français d'une quarantaine.

“ Les Français, dit Garneau, firent un immense butin. Les bagages des vaincus, leurs vivres, quinze bouches à feu, une quantité considérable d'armes et de munitions de guerre, la caisse militaire, les papiers du général Braddock, tombèrent entre leurs mains ; ces papiers dévoilèrent les projets de l'Angleterre, et le duc de Choiseul les adressa dans un mémoire aux divers cours de l'Europe. Les vainqueurs trouvèrent aussi sur le champ de bataille, au milieu des chariots brisés, 4 à 500 chevaux, dont une partie avaient été tués et nageaient dans le sang, pêle-mêle avec les soldats morts ou mourants.

Cette glorieuse victoire, détruisant les plans de l'ennemi, délivra le Canada pour cette année, malgré l'échec que subit le baron Dieskau qui, dans sa présomption, n'avait pris que la moitié de ses troupes pour aller attaquer les Anglais nombreux et bien retranchés au fort Edouard et où il ne put que faire admirer la bravoure française.

Montcalm, successeur de Dieskau, vint au printemps de 56 avec de Levis, Bourlamarque et 8,400 hommes : faibles secours contre les armements innombrables que faisait l'Angleterre pour envahir le Canada.

Mais Montcalm prévint ces envahissements en allant s'emparer en 56, du fort Oswégo où l'on fit un immense butin, et en 57, du fort William-Henry qui, quoique défendu par 2,000 soldats ne put résister aux Français et aux Canadiens. Les vainqueurs trouvèrent dans ce fort, outre 43 canons, 35,835 lbs. de

poudre et de projectiles, 3,000 quarts de lard et de farine : butin précieux dans un temps où la misère était à son comble, où le peuple des villes était réduit à une ration de 2 oz. de pain par jour, $\frac{1}{2}$ lb. de bœuf ou de cheval, où l'infâme Bigot spéculant sur la misère du peuple, l'augmentait encore en faisant une fortune colossale.

Après ces triomphes, qui, chaque année, faisaient échouer les desseins de l'Angleterre, l'armée retourna à Carillon où d'autres lauriers l'attendaient pour l'année suivante.

L'Angleterre décidée à s'emparer du Canada, envoya des renforts considérables qui firent monter, à plus de 60,000 hommes, le nombre de nos ennemis.

A cette nouvelle, tout ce qui put porter un mousquet s'arma, ne laissant pour la culture des terres que les religieux, les femmes et les vieillards.

Si l'impétuosité française fut peut-être la cause principale de la perte de Louisbourg qui défendait l'entrée du Canada du côté de la mer et qui par sa prise, laissa cette province sans défense de ce côté, l'honneur ne peut rien dire contre ses défenseurs qui, attaqués par des forces cinq fois plus nombreuses, firent noblement leur devoir, tinrent tête à l'ennemi, l'arrêtèrent pendant deux mois et lui firent payer cher les débris d'un fort qui les arrêtait depuis tant d'années. Mad. de Drucourt, épouse du gouverneur, héroïne au cœur français, parcourait la ville, tirait elle-même plusieurs coups de canon par jour, encourageant par son exemple, par ses paroles et par son argent, les habitants à repousser les Anglais. Enfin il fallut céder au nombre et se rendre.

“ Le port, dit encore Garneau, était partout ouvert et sans défense ; on n'y voyait plus que des débris de vaisseaux. Les fortifications n'étaient plus tenables ; toutes les batteries des remparts étaient rasées ; il restait à peine une douzaine de pièces de canon sur leurs affûts, et la brèche était praticable en beaucoup d'endroits, tellement que les femmes, après le siège, rentraient par ces brèches dans la ville. Quinze cents hommes, ou le tiers de la garnison, avaient été tués ou blessés. On s'attendait d'une heure à l'autre à voir les ennemis monter à l'assaut. Les habitants, qui en redoutaient les suites, pressèrent le gouverneur de capituler. Celui-ci, n'espérant plus de secours, dut accepter, le 26 juillet, les conditions du vainqueur. Ainsi Louisbourg, qui n'était plus qu'un monceau de ruines, retomba pour la seconde fois, avec les lies du Cap-Breton de Saint-Jean, au pouvoir de l'Angleterre.”

Ecole militaire du Bas-Canada.

Cette école, ouverte à Québec le 1er du mois dernier, a été accueillie, dès son origine, avec empressement et faveur par tous les vrais amis du pays, c'est-à-dire par tous ceux qui sont persuadés que nous, Canadiens, sommes tenus, en honneur et en justice, de nous mettre en état de défendre, avec l'aide de l'Angleterre, nos autels et nos foyers, tout ce qui nous est cher enfin, dans les luttes et les guerres possibles que nous réserve l'avenir.

A peine, en effet, était arrivé le temps de faire application pour entrer dans cette école, que 337 jeunes gens envoyaient leur demande d'admission. Mais, vu l'exiguïté du local où devaient avoir lieu les exercices, 63 aspirants seulement ont pu, jusqu'à ce jour, jouir de l'avantage de suivre les cours de cette excellente école.

Bientôt, cependant, sera prête une bâtisse spacieuse que le gouvernement fait construire actuellement sur le chemin St. Louis, et qui servira d'école militaire. Le nombre des élèves, au lieu d'être aussi limité qu'aujourd'hui, pourra s'élever alors à 120 ou peut-être 130.

M. le Colonel Gordon est président de l'école militaire, et M. le Capitaine Bradburne en est le directeur ou surveillant immédiat. L'instruction se donne par huit sergents ordinaires du 17 régiment et par le sergent major du même régiment. N'oublions pas de mentionner, non plus, que M. le Major de Brigade L. T. Suzor est attaché à l'école militaire en qualité d'interprète.

En choisissant M. Suzor pour remplir cette charge, nous pouvons dire que le gouvernement a fait preuve de discernement et de bon goût. Disons aussi que l'ardent et vif patriotisme de notre habile compatriote nous est un sûr garant que nos nationaux de l'école militaire recevront, pendant leur séjour à l'école, la protection et la justice auxquelles ils ont légitimement droit.

Outre les explications que, à chaque exercice, M. Suzor donne aux élèves qui ne parlent que le français, il fait encore tous les jours un cours public sur les différentes parties de l'art militaire ; tous les élèves Canadiens-Français assistent régulièrement à ces leçons, bien qu'ils n'y soient pas strictement obligés.

Avec une telle organisation, avec de tels hommes à sa tête, l'école militaire ne peut faire autrement que de bien fonctionner. Aussi, les progrès sont déjà si considérables, que deux élèves, entrés sans connaître même le premier mot des exercices d'escouade, se sont rendus capables, après seulement un mois d'étude, d'obtenir chacun un brevet de seconde classe.

Nous aimons à faire connaître les noms de

ces deux élèves : ce sont MM. Guilhault et Nelson. Ce dernier est fils du regretté Dr. Wolfred Nelson, héros de St. Denis.

Les élèves de l'Université-Laval et feu le Dr. Jean Zéphirin Nault.

A une assemblée des étudiants de l'Université-Laval, sous la pré-idence de M. Léonidas LaRue, furent proposées et adoptées les résolutions suivantes :

Proposé par M. Alp. Hébert, secondé par M. Georges Roy et résolu : Que les étudiants de l'Université-Laval ont appris, avec une douleur profonde, la mort soudaine de Jean Zéphirin Nault, écuyer, Docteur en Médecine, et membre du Conseil universitaire.

Proposé par M. Hormisdas Leblanc, secondé par M. Ed. Héroux et résolu : Que les grandes connaissances et les belles qualités qui distinguaient l'illustre défunt, lui ont acquis l'estime, le respect et tout la reconnaissance des étudiants de l'Université, qui perdent en lui, non seulement un professeur éminent, mais encore un conseiller sage, un ami dévoué de la jeunesse.

Proposé par M. Cléophas Roy, secondé par M. Denis Desaulniers et résolu : Que les étudiants assistent, en corps, aux funérailles du regretté défunt, et portent, en sa mémoire, le deuil pendant un mois.

Proposé par M. Damase Milette, secondé par M. Alp. Deschamps et résolu : Que copie des présentes résolutions soit transmise, par le secrétaire, à la famille du défunt, comme l'expression des sympathies des étudiants de l'Université-Laval.

LÉONIDAS LARUE, Président.
J. O. A. DESNOYERS, Secrétaire.

LES NOMBRES CURIEUX ET INSTRUCTIFS.

EMPRUNTÉS À LA PHYSIQUE, À L'ASTRONOMIE, À LA CHIMIE, À LA MÉCANIQUE, ETC., ETC., ETC.

La *vitesse de la lumière* est de 70,000 lieues par seconde (ou 300,000 kilomètres.)—Ce qui fait plus de 4 millions de lieues par minute.

La *lumière du soleil* nous parvient en 8 minutes 13 secondes. Un boulet de canon, de 24, conservant la vitesse dont il est animé en sortant de la bouche à feu, ne parviendrait au soleil qu'au bout de 6 ans et 3 mois.

La *vitesse du son*, dans l'air, est de 340 mètres par seconde.

La *vitesse de son*, dans l'eau, est de 1430 mètres par seconde.

L'*électricité* fait 400,000 kilomètres par seconde (100,000 kilomètres de plus que la lumière.)—La vitesse de l'électricité est 1 fois $\frac{1}{3}$ plus grande que celle de la lumière.—Ainsi l'électricité ferait 10 fois le tour de la terre dans un seconde.

Le *bruit du tonnerre* ne peut se propager au-delà de 5 ou 6 lieues.

Un *litre d'eau* (distillée, à la température de 4 degrés) pèse un kilogramme (ou 2 livres, ancien poids.)

Un *litre d'air* (à la température de 0 degré)

pèse un peu plus d'un gramme (exactement : 1, 292 milligrammes.)

Un *litre d'eau* pèse 770 fois plus qu'un litre d'air.

L'eau pèse 19 fois moins que l'or.

L'eau suffisamment chauffée passe à l'état de vapeur, et acquiert un volume 1700 fois plus grand que lorsqu'elle était à l'état de liquide; par conséquent : un *litre d'eau converti en vapeur* peut remplir une capacité de 1700 litres.

La *hauteur de l'atmosphère* est de 15 à 16 lieues environ.

Le *poids de l'atmosphère* est de 34,000 livres (ou 17,000 kilogrammes.)

Le *gaz hydrogène* (ou simplement l'hydrogène) est 14 fois $\frac{1}{2}$ plus léger que l'air atmosphérique. Voilà pourquoi les ballons remplis de gaz hydrogène s'élèvent dans l'atmosphère.

L'eau est composée de 2 volumes d'hydrogène et de 1 volume d'oxygène, (ou en d'autres termes : l'eau contient $\frac{2}{3}$ hydrogène et $\frac{1}{3}$ d'oxygène.)

L'air est composé de 1 volume d'oxygène et de 4 volumes d'azote, (ou en d'autres termes : l'air contient $\frac{1}{5}$ d'oxygène et $\frac{4}{5}$ d'azote.—L'air contient accidentellement de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau.

La *surface du Globe terrestre* est environ de 32 millions de lieues cubes.

Le *cube du Globe terrestre* est de 17 milliards (ou billions) de lieues cubes.

On a reconnu, par des expériences et des calculs que nous ne pouvons exposer ici, que la *densité moyenne de la Terre* est 3 $\frac{1}{2}$ fois celle de l'eau, ce qui donne environ 5000 kilogrammes sur le poids de chaque mètre cube de terre; il s'ensuit que le *poids de la Terre*, en kilogrammes, pourrait être exprimé par le nombre 544 suivi de 22 zéros (5,440,000,000,000,000,000,000,000 de kilogrammes,) nombre qu'on lirait ainsi : 5 septillions, 440 sextillions de kilogrammes.

La *circonférence de la terre* est de 40,000,000 de mètres (ce qui fait 9000 lieues des anciennes mesures.—Chaque lieue valait 2280 toises ou 4444 mètres.)

Le *diamètre de la terre* est de 2865 lieues (près de 13 millions de mètres.)

L'*aplatissement des pôles* est de 4 lieues $\frac{1}{2}$. Le diamètre de l'équateur est donc plus grand de 9 lieues que l'axe de la terre (ce qui fait près de 40 kilomètres.)

L'*orbite terrestre* (c'est-à-dire le chemin que parcourt la terre autour du soleil, dans un an) a plus de 200 millions de lieues.

La *vitesse de la terre dans son orbite* est de 412 lieues par minute (environ 7 lieues par seconde,) vitesse 120 fois plus grande que celle d'un boulet de canon.

La *plus grande distance de la terre au soleil* (ou l'aphélie) est de 35 millions de lieues.—

La *plus petite distance* (ou le périhélie) est de 34 millions de lieues.

Le soleil est 1,328,000 fois *plus gros que la Terre*.

Le *diamètre du soleil* est de 320,000 lieues (111 fois le diamètre de la Terre.)

La *rotation du soleil* (c'est-à-dire son mouvement sur lui-même) est de 25 jours $\frac{1}{2}$.—Le soleil,

quoique fixe au centre de l'univers, tourne sur lui-même en 25 jours $\frac{1}{2}$.

L'*atmosphère du soleil* est de 600 à 900 lieues (d'après Herschell.)—On a déjà vu que l'*atmosphère de la Terre* n'est que de 15 à 16 lieues environ.

L'*orbite de la lune* est de 600,000 lieues environ.

La lune parcourt 14 lieues par minute, en tournant autour de la Terre.

La *plus grande distance de la lune à la terre* (ou l'*apogée*) est de 91,000 lieues.—La *plus petite distance* (ou le *périgée*) est de 80,000 lieues.

La Lune est 49 fois *plus petite que la Terre*.

Quant au *poids de la lune*, il faudrait 75 lunes pour former un poids équivalent à celui de la terre. (Arago, Rapport sur l'impression des Œuvres de Laplace.)

Le *diamètre de la lune* est près de 800 lieues (environ $\frac{1}{4}$ du diamètre de la terre.)

La planète *Jupiter* est 1470 fois plus grosse que la Terre; elle met près de 12 ans à faire sa révolution autour du Soleil.—Le *diamètre* de Jupiter est 11 fois celui de la Terre.

La planète *Saturne* est 887 fois plus grosse que la Terre, elle met près de 29 ans $\frac{1}{2}$ à faire sa révolution autour du Soleil.—Le *diamètre* de Saturne est près de 10 fois celui de la Terre.

En mettant bout à bout, en ligne droite, 30 globes gros comme la terre, on pourrait atteindre à la lune.—Il en faudrait 12,000 pour atteindre au soleil, et 440,000 pour atteindre à la planète de M. Le Verrier (Neptune.)

La distance de l'équateur au pôle, comptée sur un méridien, contient 100,001,790 mètres, et non pas le nombre rond de 10 millions.—L'erreur commise est regrettable, mais peu importante pour les usages ordinaires. Un mètre en platine, bien étalonné, à 0 degré de température, devient à la température de 21 degrés juste la dix-millionième partie de la distance du pôle à l'équateur, comptée sur le méridien.

LA MAISON DES CHAMPS.

(Suite.)

Retiré dans sa chambre, il pensait à Madeleine pendant des nuits entières. Le matin, quand, accablé de fatigue et d'insomnie, il retournait à ses travaux, il ne voyait devant lui que le gracieux fantôme de celle qui troublait le repos de son cœur, et qu'il s'efforçait en vain de ne pas aimer autant qu'il aimait son père adoptif. Le pauvre garçon craignait même de l'aimer bientôt davantage, et il se reprochait durement un sentiment qu'il qualifiait d'ingratitude.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Jean ne pouvait s'accoutumer à vivre si près de Madeleine, et pourtant un froid mortel le saisissait toutes les fois qu'il songeait à s'en détacher par la fuite.

Elle n'était jamais la même deux jours de suite; chaque matin elle semblait se renouveler. Jean était, avec toutes les personnes qui l'entouraient, amical et confiant; mais avec Madeleine, il se sentait tout autre. Malgré leur manière de vivre en famille, comme frère et sœur, ils semblaient rester étrangers l'un à l'autre, comme au premier moment de leur connaissance. Jean causait volontiers avec elle, car il lui trouvait de l'esprit et de la candeur; elle était sans prétentions ni minauderies; mais il éprouvait pendant toute la durée de leurs entretiens, une sensation douloureuse et inexplicable. Madeleine, de son côté, accueillait tout le monde avec une franche gaieté, mais c'était toujours à Jean qu'elle avait le moins de choses à dire; elle paraissait même s'apercevoir si peu de cette différence, qu'elle lui témoignait souvent le désir d'être moins timide et plus liée avec lui.

Cependant, les travaux du domaine de Douarnes avançaient avec une rapidité qui faisait honneur à la capacité du jeune intendan. Madame Bertin s'associait de grand cœur à tout le bien qu'il voulait faire, avait ouvert une école pour les petites filles du hameau, et Jean pour se distraire de la pensée trop immédiate de Madeleine, passait les soirées d'été à instruire les jeunes garçons. Dans ses autres moments de loisir, il se livrait à des lectures sérieuses; mais rien ne parvenait à diminuer le sentiment qui l'entraînait sans cesse vers la jeune personne qui lui offrait un touchant modèle de toutes les grâces.

Un matin, dès l'aurore, arriva de Brest un message pressé, de la part de M. Plélan.

Jean ouvrit la lettre avec empressement et pâlit. Puis il courut s'enfermer dans sa chambre et ne parut pas au déjeuner de famille.

Madame Bertin, fort inquiète, vint s'informer s'il était malade.

—Madame, lui dit Jean, je pars dans deux heures. Je serai bientôt remplacé ici. Je désire que vous venilliez bien me garder un bon souvenir. Pardonnez-moi de ne pouvoir m'expliquer davantage.

—Quoi, vous nous quittez, M. Jean? et pour toujours!...

Jean ne lui répondit pas.

La bonne dame, stupéfaite de cette catastrophe si inattendue, s'éloigna tout en larmes.

M. Plélan venait d'envoyer en communication à Jean une lettre venue de la Martinique, dans son paquet de correspondance. Cette lettre annonçait que le capitaine Josselin avait été ruiné par la faillite soudaine d'une maison de commerce qui faisait valoir ses fonds. Réduit à la plus grande gêne, et n'ayant pas même l'espoir de recueillir les plus minces débris de sa fortune, il voulait

revenir en France, et priait son ami de lui faire passer l'argent nécessaire pour ce voyage. Il le chargeait aussi de s'informer du sort de Jean, l'enfant qu'il avait élevé, et de lui dire qu'il n'avait à son tour d'autre refuge que dans sa bienfaisance.

—D'après cette lettre, M. Plélan demandait à Jean de lui faire connaître immédiatement ses intentions, dans le cas où il l'autoriserait à envoyer à M. Josselin, sur les trente mille francs dont il avait l'acte de donation, la somme nécessaire à son retour.

—Vous pouvez, au reste, mon cher M. Jean, ajoutait le banquier, rester sans inquiétude sur le sort du capitaine Joselin. Sans rien toucher à votre petit pécule, dont vous pouvez avoir besoin, je suis assez riche pour rendre à mon vieil ami le service qu'il réclame. Notre brave corsaire s'entendait mieux à battre les Anglais qu'à faire des spéculations. Vous avez d'ailleurs des engagements à remplir envers M. de Lézerec qui ne vous permettent guère d'aller courir les mers. Votre patron peut seul, dans tous les cas, vous délier de vos obligations. Vous pourriez donc, si vous le jugez convenable, vous borner à m'envoyer un mandat dont j'adresserai le montant à M. Josselin.

Le même soir, Jean se trouvait dans le cabinet de M. Plélan.

—Monsieur, lui dit-il, je suis le débiteur du capitaine Josselin; car il m'a fait ce que je suis. Je vais moi-même aller le chercher. J'irais au bout du monde, s'il le fallait.

Avant de quitter Douarnez, il avait fait ses adieux à madame Bertin; Madeleine était triste et pensive dans un coin de la chambre.

—Tout est donc fini, demanda la mère.

Jean raconta en deux mots le malheur de son bienfaiteur, et dit: Je pars pour la Martinique! je vous dis peut-être adieu pour toujours!

Madeleine laissa échapper un cri et fondit en pleurs.

—Elle m'aime! pensa Jean. O mon Dieu! recevez ce sacrifice! conservez-moi en échange l'homme à qui je dois tout!

Au moment où il quittait la chambre de madame Bertin, la jeune fille s'évanouit.

Jean s'enfuit, éperdu, sans regarder derrière lui.

—Mon cher monsieur, lui dit le banquier, vous êtes un brave et loyal jeune homme. Mais il ne faut rien faire sans réflexion. Je vous parle ici, comme vous parlerait le capitaine. Il est inutile que vous tentiez un voyage de dix-huit cents lieues; en recevant l'argent que nous allons lui adresser, notre vieil ami s'embarquera, et nous le reverrons bientôt. Il sera charmé de vos bons sentiments, que je lui exprimerai dans ma lettre d'envoi, et vous

n'aurez pas perdu votre position.

—Non, Monsieur, non, je ne suivrai pas ce conseil. Ma présence sera plus utile à mon père adoptif que tout l'argent de l'univers. Il a besoin d'un bras pour s'appuyer, d'un cœur qui le console, qui le protège, et qui ne l'abandonne pas, si sa santé exigeait qu'il restât sous le ciel des îles. N'en parlons plus: mon parti est pris. Je trouverai du travail à la Martinique pour nourrir M. Josselin, et c'est alors que je vais être tout à-fait son fils. Ne craignez pas que je manque à mes devoirs envers M. de Lézerec. Il comprendra les exigences de ma situation, et d'ailleurs mes comptes sont à jour, je puis vous les rendre sur-le-champ, et vous voudrez bien lui faire agréer ma démission forcée. Si vous êtes l'ami véritable du capitaine Josselin, si vous avez pour moi quelque estime, vous ne direz plus un mot pour me dissuader.

M. Plélan regardait en silence ce beau jeune homme qui resplendissait à ses yeux de toutes les noblesses du cœur. Il ouvrait encore une fois la bouche pour combattre sa résolution.....

Jean fondit en larmes:—Ah! Monsieur, s'écria-t-il, comment pouvez-vous chercher davantage à me retenir? faut-il donc tout vous dire? Eh bien! j'aime une fille charmante, la fille de madame Bertin. J'en suis aimé, je le sais, ou plutôt je le sens là! Aujourd'hui même, en me voyant partir, elle s'est évanouie; et je suis parti, Monsieur; parti sans la secourir, sans lui accorder un dernier regard! et pourquoi, Monsieur? pourquoi? Parce que le père de l'enfant trouvé attend son fils d'adoption; parce que chaque minute que je perds loin de lui, est un crime aux yeux de Dieu, et un remords pour mon cœur brisé!

Ah! noble jeune homme! venez dans mes bras! s'écria le banquier. Les rois de la terre envieraient un tel enfant! Demain nous irons chez M. de Lézerec, chercher la quittance de vos comptes, et vous partirez sur le *Météore*, qui met à la voile dans deux jours.

Jean passa toute cette nuit à écrire à madame Bertin et à Madeleine, pour les consoler, pour leur faire espérer un prompt retour. Il versa dans cette lettre tous les trésors de sa belle âme; puis il s'endormit, accablé de lassitude, et fit des rêves de bonheur.

Par une singulière fatalité, M. de Lézerec se trouva éloigné de Brest pour quelques jours.

Jean voulait partir à tout prix.

—C'est impossible, mon ami, lui dit gravement M. Plélan. La vie sociale, malheureusement, ne se compose pas uniquement de l'échange des plus saintes affections; elle a aussi des devoirs sacrés dont l'homme d'honneur ne doit pas s'affranchir. M. de Lézerec

ne peut vous rendre votre liberté qu'après avoir accepté, de vous même, le compte définitif de la gestion qu'il vous a confiée. Le *Météore* emportera les fonds que nous destinons au capitaine ; mais vous partirez au premier jour ; et ma lettre d'envoi annoncera votre prochaine arrivée à la Martinique.

Le jeune homme fut contraint de se rendre à ces sages raisons.

Trois jours s'écoulèrent encore, au bout desquels M. de Lézerec revint à la ville. Il écrivit à M. Plélan qu'il l'attendait à dîner pour le lendemain, avec son intendant, et qu'il regrettait que des affaires urgentes ne lui permissent pas de les recevoir plus tôt. Jean dévorait son impatience.

—J'étais, dit-il à notre jeune homme, après les premiers compliments, fort satisfait de votre conduite et de vos travaux. Je n'ai qu'un reproche à vous faire. Je vous avais instamment recommandé madame Bertin ; mais il paraît que vous n'avez guère exécuté cette clause de notre contrat. Cette excellente dame est fort malheureuse, et c'est à vous. ...

Jean devint rouge comme du feu. Son cœur se gonflait ; sa main crispée lacérait sa poitrine. Il était aisé de voir qu'il faisait violence à une extrême émotion.

—Oui, jeune homme, poursuivit M. de Lézerec, madame Bertin est fort malheureuse. J'ai reçu d'elle une lettre où elle me dit tout le bien que vous avez fait au hameau de Douarnez ; combien chacun vous regrette ; et elle me parle aussi de sa pauvre fille qui, grâce à vous, est malade de chagrin.

—Ah ! grand Dieu !.....

—Madame Bertin respecte votre résolution de tout quitter pour aller à la Martinique. Mais votre dévouement à M. Josselin va peut-être lui coûter la vie de sa fille.....

(La fin au prochain numéro.)

P. CHRISTIAN.

FAITS DIVERS.

—M. Ernest Gagnon, professeur de musique à l'École Normale Laval, et organiste de l'église du faubourg St. Jean a été nommé dernièrement organiste de la Cathédrale de Québec, en remplacement de M. A. Dessane, qui a résigné.

—Le pont de glace qui relie l'île d'Orléans aux paroisses de la côte de Beaupré menace à chaque instant de se rompre.

LE CONDAMNÉ BARBINAS.—Samedi, la Cour Criminelle à Arthabaska a fixé le 29 avril pour l'exécution de la sentence de mort prononcée le 21 mars 1863 contre Pierre Duval dit Barbinas.

RÉVÉLATIONS.—On rapporte depuis quelques se-

maines qu'il serait mort à St. Thomas un homme qui aurait déclaré, sur son lit de mort, être le meurtrier de la belle-mère de l'infortuné Corriveau, et disculpe complètement ce dernier de toute participation à ce crime atroce. Si tel est le cas, ce fait ne peut tarder de s'éclaircir.—(Défricheur.)

—Le *Times* d'Oswégo espère que la navigation des lacs s'ouvrira de bonne heure cette année. Les navigateurs s'occupent activement de leurs préparatifs.

—Les rapports du trafic du chemin de fer Great Western pour la semaine finissant le 18 mars 1864, donnent un montant de \$75,226.72½ ; ceux de la semaine correspondante de 1863, ont donné \$72,776,62½—augmentation, \$2,449.58.

—Les nombreux câbles de télégraphie sous-marine, actuellement en opération en Europe, forment dans leur ensemble une longueur d'au-delà de 5,600 milles. Ces câbles varient de 4 à 500 milles en longueur, chacun, et sont à une profondeur d'eau variant de 90 pieds à 9400 pieds.

—Les journaux de Turin annoncent la mort de M. le marquis Gustave de Cavour, frère aîné de feu M. de Cavour, ministre de Victor-Emmanuel, et député au parlement pour le collège Santhia.

—Un correspondant de Londres écrit au *Herald* de Montréal que l'une des mains du petit prince royal, l'héritier du prince de Galles, n'a que trois doigts.

—Le 21 février dernier, on a célébré, avec grande solennité, à Pise, le trois-centième anniversaire de la naissance de Galilée.

—Il y a, dans le Township de Middlesex, une famille composée de onze enfants, dont sept sont sourds-muets.

—8,000 maisons d'école ont été érigées en Russie depuis que l'émancipation des serfs a eu lieu.

VARIÉTÉS.

Un écrivain de mérite, nommé M. Casimir Bonjour, sollicitait sa réception à l'Académie française. Il se présente un jour chez un des membres de ce corps illustre, afin de le disposer en sa faveur. Une femme de chambre vient lui ouvrir la porte.—"Votre nom, Monsieur?" dit-elle.—Le candidat répond, avec son plus gracieux sourire: "Bonjour."—Flattée de cette politesse, la domestique répond: "Bonjour, Monsieur! voulez-vous me dire votre nom, afin que je vous annonce?"—"Je vous dis Bonjour."—"Et moi aussi, bonjour, Monsieur; qui faut-il que j'annonce maintenant?"—"Eh! Bonjour, c'est mon nom."—La femme de chambre comprit alors qu'au lieu de dire:—"Bonjour, Monsieur,—il fallait dire.—Monsieur Bonjour.

BON MOT DE FONTENELLE.—L'abbé Régnier, secrétaire de l'Académie française, faisait un jour, dans son chapeau, la collecte d'une pistole que

chaque membre devait fournir pour une dépense commune. Cet abbé ne s'étant pas aperçu que le président Rose, homme fort avare, eût mis dans le chapeau, le lui présenta une seconde fois. Celui-ci assura qu'il avait donné. "Je le crois, dit l'abbé Régulier, mais je ne l'ai pas vu." "Et moi, ajouta M. de Fontenelle qui était à côté, je l'ai vu, mais je ne le crois pas."

JEU DE PAUME.—Plusieurs personnes s'amusaient dans un jeu de paume à voir jouer une partie. Un gascon regardait comme les autres par la galerie. Celui qui était auprès de lui, voyant venir à lui une balle poussée assez rudement, se baissa, et la balle donna droit à la tête du gascon ; ce qui le mit si fort en colère, qu'il donna un grand soufflet à celui qui s'était baissé, et lui dit : "Cadédis ! poltron, tu as peur !"

UN VISITEUR IMPORTUN.—Un procureur venait souvent rendre à un homme haut placé des visites peu agréables. Un matin que cet ami se présente, on lui fit dire par un valet qu'on était au lit.—"Monsieur, il dit qu'il attendra que vous soyez levé.—Dis-lui que je suis malade.—Il dit qu'il vous enseignera quelque remède.—Dis-lui que suis à l'extrémité.—Il dit qu'il vient vous dire adieu.—Dis-lui que je suis mort.—Il dit qu'il veut vous donner l'eau bénite." Forcé fut de recevoir l'importun.

LE BON PETIT JAMBON.—Les noms singuliers ont quelquefois produit, en se réunissant, des coïncidences piquantes. M. A. Jauffret raconte qu'il s'est trouvé à un dîner de gastronomes, où les noms des quatre convives qui étaient devant lui formaient une phrase. C'étaient MM. Mangeon, Lebon, Petit, Jambon.

SUR LES AMIS.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il en faut essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

ANECDOTE.

Certain intendand de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,
En passant sur un pont parut fort en courroux :
Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile
N'avoir point mis de garde-fou ?
Le maire, craignant son murmure :
Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut,
Notre ville n'était pas sûre
Que vous y passeriez si tôt.

LE SOLITAIRE.

Un ancien solitaire étant un jour interrogé par ses disciples sur la manière de combattre ses passions, leur répondit par cette figure. Il était alors dans un lieu planté de cyprès. Il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra, et le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en assigna ensuite un autre un peu plus grand qu'il arracha aussi, mais avec un peu plus d'efforts, en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec

difficulté. Enfin l'ancien solitaire leur en montra un qui était beaucoup plus grand. Tous les jeunes solitaires se mirent de concert, et ne purent jamais venir à bout de l'arracher.

Alors le maître prenant de là occasion de les instruire : Voilà, mes chers enfants, leur dit-il, comme il en est de nos passions. Au commencement, quand elles ne sont pas encore enracinées, il est facile de les arracher, pour peu qu'on soit attentif à les combattre. Mais lorsque, par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très-difficile de s'en rendre maître. Travaillez donc de bonne heure à combattre et à vaincre des ennemis qui, dans la suite, vous causeraient de violents combats, et peut-être entraîneraient votre perte.

Quelques pelées de Massieu.

(Sourd-muet, Elève de l'Abbé Sicard.)

- 1o. L'Eternité est un jour sans hier ni demain.
- 2o. Dieu est l'être nécessaire, le soleil de l'éternité, l'horloger de la nature, le machiniste de l'univers, et l'âme du monde.
- 3o. La reconnaissance est la mémoire du cœur.
- 4o. On demandait à Massieu : La Providence n'est-elle pas une bonne mère ?—Il répondit : La mère se tient seulement auprès de ses enfants, tandis que la Providence se tient auprès de tous les êtres.
- 5o. Les sens sont les porte-idées.

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—Le Nouveau Ministère est ainsi constitué :

- Sir E. P. Taché, Receveur-Général et Ministre de la Milice.
L'Hon. John A. Macdonald, Procureur-Général Ouest.
L'Hon. G. E. Cartier, Procureur-Général Est.
L'Hon. A. T. Galt, Ministre des Finances.
L'Hon. A. Campbell, Commissaire des Terres de la Couronne.
L'Hon. T. D. McGee, Ministre de l'Agriculture.
L'Hon. J. Buchanan, Président du Conseil Exécutif.
L'Hon. H. Foley, Maître Général des Postes.
L'Hon. J. Chapais, Ministre des Travaux Publics.
L'Hon. J. Simpson, Secrétaire-Provincial.
L'Hon. H. L. Langevin, Solliciteur-Général Est.
L'Hon. J. Cockburn, Solliciteur-Général Ouest.

Les Chambres se sont ajournées jusqu'au 3 de mai prochain.

Etats du Nord.—Il paraît que le secrétaire d'Etat veut que le gouvernement fédéral fasse une démonstration immédiate et énergique contre les desseins de l'empereur mexicain et

contre les Français. Cet incident pourrait bien jeter le Nord dans de nouvelles complications dont il se passerait fort bien pour le moment, dit le *Commercial* de New York.

Les Confédérés ont fait une attaque sur Paducah ; mais ils ont été obligés de se retirer après avoir laissé près de 300 hommes sur le champ de bataille. Les Fédéraux ont perdu 15 hommes seulement.

Etats du Sud.—Le président Davis pense que Richmond est presque imprenable ; en conséquence, il veut concentrer dans l'Ouest le gros des armées du Sud, afin de reprendre Chattanooga, atteindre l'Ohio et s'approcher de nouveau du Mississipi.

Les Confédérés ont eu des succès dans le Kentucky.

Mexique.—Les Fédéraux ont, dit-on, violé le territoire du Mexique en saisissant du coton appartenant aux Confédérés, à Matamoros.

Le général Bazaine doit quitter bientôt le Mexique, ayant accompli sa mission.

L'archiduc Maximilien, empereur du Mexique, était à Londres aux dernières dates.

EUROPE.

France.—Un traité a été conclu, paraît-il, entre Maximilien et Napoléon. Ce traité fixe la période de l'occupation française, et la liquidation des réclamations de la France. Les troupes françaises se retireront graduellement du Mexique, quand les listes régimentaires seront remplies.

La dette de la France doit être soldée en 14 versements annuels de 25 millions de francs chacun.

Angleterre.—La Chambre des Lords a discuté, le 8 mars dernier, la question du Danemark.

Lord John Russell a déclaré que la conduite des Austro-Prussiens était injustifiable.

On attendait sous quelques jours la réponse du Danemark, touchant la proposition d'une conférence. Si le Danemark accepte, les négociations commenceront tout de suite ; autrement la guerre continuera.

Le *Times* de Londres, traitant la question dano-allemande au point de vue du commerce, conseille l'inaction à l'Angleterre. Les Danois, dit-il, n'ont aucun appui matériel à attendre de l'Angleterre.

Danemark.—La division des gardes prussiennes, commandée par le maréchal Von Wrangel, s'est avancée sur Londershogsh et a repoussé les Danois jusqu'à Frédericia, après leur avoir fait 180 prisonniers. La division n'a eu que deux hommes de tués et vingt de blessés. Les Danois ont été repoussés près de Vièle, quartier-général des Autri-

chiens ; chacune des deux armées ennemies a éprouvé des pertes considérables. Le bombardement des fortifications de Duppel est commencé.

Suède.—Les troupes suédoises ont reçu ordre de se tenir prêtes à partir pour aller au secours des Danois.

Etats Allemands.—Le duc de Saxe-Cobourg a rendu visite à Napoléon, avec l'assentiment des états moindres, afin de l'induire à reconnaître les droits du Schleswig et du Holstein à choisir leur propre gouvernement.

La motion devant la Diète fédérale, favorable à la reconnaissance du duc d'Augustenbourg a été différée, à la requête de l'Autriche et de la Prusse.

Le roi de Bavière, Maximilien II, est mort le 10 mars dernier. Son fils, âgé de 18 ans et 7 mois, lui succède sous le nom de Ludovic II. Le nouveau roi de Bavière continuera la politique de son père à l'égard de la question dano-allemande.

Russie.—Il est bruit que la Russie a entrepris de former un corps de 15,000 hommes pour lancer contre la Suède, dans le cas où cette dernière se joindrait à l'Angleterre et à la France.

La Russie a ordonné une levée de 70,000 hommes dans la Circassie. D'après le *Courrier d'Orient*, la mortalité est très grande dans ce dernier pays.

Pologne.—Les exécutions continuent toujours leur train dans ce malheureux pays.

ASIE.

Perse.—Après les fêtes données en l'honneur de l'ambassade russe, le shah a envoyé un ambassadeur au grand-duc Michel, gouverneur du Caucase. Le shah va combattre dans le Khorassan.

Japon.—Tout est tranquille en Chine, mais les nouvelles du Japon ne sont pas rassurantes ; les princes Japonais font tous leurs efforts pour empêcher les étrangers d'avoir des relations commerciales à Yakhahama. On dit que le gouvernement japonais doit envoyer de nouveaux ambassadeurs en Europe, pour déterminer la France, l'Angleterre, &c., à modifier les traités conclus entre ces Puissances et le Japon.

CONDITIONS :

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamontagne, No. 8.